



Cartographier Bordeaux : le projet SIGArH et l'exemple des maisons à pan de bois de la vallée du Peugue

par *Hélène Mousset*

Un projet de cartographie historique de Bordeaux est mené depuis de nombreuses années par des archéologues et des historiens. Il a donné lieu à la publication d'un Atlas historique en 2007. Mais le projet se poursuit en bénéficiant des remarquables progrès des systèmes d'information géographique ou SIG. C'est un bilan à ce jour de cette opération qui est présenté ici, avec diverses pistes déjà ouvertes. Afin de ne pas donner seulement une vision théorique, nous avons choisi d'étudier, dans un deuxième temps, les constructions à pan de bois détruites par le percement du cours Alsace-Lorraine, qui illustreront cette première approche de l'espace et du paysage urbain bordelais par SIGArH.

Cartographier Bordeaux : SIGArH

Organisation du projet et fonctionnement du SIG

Afin de prolonger les avancées de l'Atlas de Bordeaux paru en 2007, des chercheurs de plusieurs institutions bordelaises ont travaillé ensemble à l'élaboration d'une cartographie informatique. L'objectif poursuivi est double : conserver l'ambition d'une approche de la ville sur la longue durée (Protohistoire-XXe siècle) et permettre une mise à jour permanente des données archéologiques et historiques. Le projet, baptisé SIGArH¹, réunit des membres de l'institut Ausonius,

du service régional de l'archéologie (DRAC), de l'INRAP et de la Mairie de Bordeaux, ainsi qu'un ingénieur de l'IGN². Un projet collectif de recherche a été obtenu pour trois ans (2010-2012)³, au cours desquels le système informatique a été construit et testé. Le choix retenu est celui d'un SIG unique, sur un serveur mutualisé entre les différents partenaires, ceux-ci étant physiquement sur des lieux distincts. Une interface web a également été mise en place⁴.

Le principe du SIG est l'association d'informations, sous forme de champs⁵, et de couches de dessin sur un plan référencé dans l'espace terrestre. A chaque objet représenté dans l'étendue urbaine correspondent des éléments chronologiques, interprétatifs, nominatifs, etc., stockés dans une base de données. Le SIG peut être interrogé soit à partir de la loca-

1. SIGArH : Système d'Information Géographique Archéologique et Historique.
2. D. Barraud (SRA), O. Bigot (SRA), X. Charpentier (SRA), C. Doulan (Ausonius), E. Jean-Courret (Ausonius), S. Lavaud (Ausonius), W. Migeon (INRAP), H. Mousset (SRA), P. Régaldou (SRA), S. Schoonbaert (Ville de Bordeaux), C. Sireix (INRAP/CUB), A. Vatican (Ville de Bordeaux), F. Virevialle (IGN) ; il a été dirigé successivement par O. Bigot, H. Mousset et C. Doulan.
3. Le projet a bénéficié d'un financement total de 8500 € alloué par le SRA.
4. L'accès en est pour l'instant réservé aux seuls partenaires du projet.
5. Selon les cas, les champs sont en texte libre ou délimités avec des listes de valeurs. Ils peuvent être traités en tableaux.

lisation, soit à partir des informations associées. Comme toute base de données historique, SIGArH comporte un répertoire des sources et de la bibliographie qui ont servi à renseigner les champs et à élaborer les textes libres des notices. Anticipant la masse d'informations à venir sur la ville de Bordeaux, une hiérarchisation des données est intégrée dans le thésaurus des fonctions : cette organisation en arborescence permet de conserver une lisibilité des résultats à l'échelle de la ville. Il est donc possible de visualiser en une seule question tous les aménagements défensifs de la ville ou encore la répartition des bâtiments civils, quelle que soit leur dispersion.

Contrairement aux SIG de gestion actuels, les SIG historiques se heurtent au problème de l'incertitude ou du flou des données à disposition. L'incertitude sur la localisation ou l'emprise des aménagements est traitée par l'affectation de trois niveaux, de l'avéré au plus hypothétique⁶. L'approximation des dates est saisie par des fourchettes d'incertitude, marges plus ou moins importantes selon les cas, avant et après les dates de construction / destruction assurées. Une double chronologie permet en outre de distinguer (et de comparer) les dates d'implantation d'une fonction sur un lieu et celles des bâtiments ; l'existence des bâtiments touche directement à la composition du paysage urbain.

Une des grandes ambitions du projet est l'intégration des données très hétérogènes apportées par les différents partenaires : résultats de fouilles archéologiques, plans d'archives, études du bâti, sources textuelles qui abondent la connaissance de Bordeaux. Toutefois, les précisions qu'ils apportent - et plus encore les imprécisions qu'il contiennent - sont d'ordres très différents, chronologique et qualitatif pour les uns, géographique pour d'autres, par exemple. Les actes des tenures, aux informations si précieuses pour l'historien de la fin du Moyen Age, souffrent d'imprécision géographique : un module à part est consacré à leur exploitation⁷. Les plans d'archives sont particulièrement inégaux en précision topographique, selon la date et les circonstances des levés, mais leur apport mérite l'effort de localisation⁸. Une fois géolocalisés, il devient possible de superposer les informations qu'ils contiennent et d'observer les évolutions du tissu urbain. Les plans de fouilles peuvent être plus facilement géoréférencés, ce qui permet ensuite de redessiner chaque fait observé⁹. Non content de figurer les édifices disparus, le SIG prend en compte des projets non réalisés qui auraient transformé la ville s'ils avaient été menés à bien. La localisation sur le plan de ville actuel d'un grand projet de place de marché ovale dessiné au milieu du XVIIIe siècle¹⁰ donne la mesure de la transformation qui aurait été opérée : disparition de la place Lasfargues, extension à l'est avec une entrée place Sainte-Colombe, emprise étendue vers le nord au-delà du cours Alsace-Lorraine (fig. 1).

Quelques pistes de recherche

Les tests de croisement de données d'origines différentes dans un même SIG et sur un même plan urbain démontrent la richesse de la complémentarité des ressources documentaires. Le tracé de l'enceinte du Bas Empire au sud de la cité est globalement connu depuis le XIXe siècle. Cependant, le cumul des données de fouilles récentes¹¹, de plans d'archives, du premier cadastre et du relevé des anomalies parcellaires fournit une image relativement complète, plus détaillée et moins strictement rectiligne de cette portion de rempart, comme le montre le travail d'Etienne Lallau¹². La mise en relation de données distantes s'appuie aussi sur la précision de l'outil informatique : le fait archéologique est dessiné à l'échelle de la fouille, mais peut être interprété à l'échelle de la ville. C'est le cas, par exemple, des éléments de voies antiques observés, qui sont souvent très ténus, éparpillés au gré des fenêtres de fouilles, et par conséquent délicats à relier exactement avec les outils traditionnels. A partir de découvertes ponctuelles et partielles, E. Lallau a restitué avec précision un *decumanus* important (rues Saint-Rémy - Porte Dijeaux) : si l'implantation de ce *decumanus* ne faisait depuis longtemps plus de doute, la largeur de la voie et le léger désaxement par rapport aux rues actuelles n'avaient encore jamais été démontrés.

Le SIG est un outil remarquable pour prendre la mesure des évolutions, des transformations de la ville au cours du temps. La simple superposition des plans cadastraux du XIXe et du XXIe siècle¹³ montre l'ampleur des changements intervenus

-
6. Un jeu de couleurs en permet ensuite la représentation graphique.
 7. Les tenures ne seront pas traitées ici, mais les premiers résultats sur le quartier Sainte-Croix ont été publiés : E. Jean-Courret 2012 : « SIG, morphologie et archives foncières médiévales : dynamiques spatiales d'un quartier de Bordeaux aux XIVe et XVe s. », *Postclassical Archeologies*, 2.
 8. La très grande qualité des clichés fournis par les archives municipales (cl. B. Rakotomanga) permet d'exploiter au maximum les informations contenues dans ces documents.
 9. Si le géoréférencement se fait sans problème pour les fouilles récentes, il est souvent plus difficile pour les découvertes anciennes. Xavier Charpentier a géoréférencé une partie des plans conservés au SRA.
 10. *Plan d'un projet de marché public sur la place du Vieux Marché*, A.M.Bx. IX A 18 (XVIIIe siècle).
 11. Fouilles G. Sandoz (2002) et W. Migeon (2001-2003, suivi des travaux du tramway).
 12. Les informations concernant l'enceinte du Bas Empire et la voirie antique ont été enregistrées et interprétées par Etienne Lallau, étudiant en archéologie-archéomatique à l'Université de Tours, dans le cadre d'un stage au SRA en mai-juin 2012.
 13. Plan cadastral de 1811-1820 vectorisé par E. Jean-Courret pour sa thèse ; plan cadastral de 1850 vectorisé par E. Jean-Courret pour *L'Atlas de Bordeaux* ; plan cadastral actuel de la CUB (DGFiP PCI 2007).



Fig. 1. - Projet pour un marché public, milieu du XVIIIe siècle (document A.M.Bx. IX A 18 géoréférencé et vectorisé dans SIGArH).

en deux siècles dans le tissu urbain. Le bâti de 1811 disparu en 2007 représente un nombre conséquent de constructions : d'une part, les petites maisons détruites par le percement de nouveaux axes, comme le cours Alsace-Lorraine ou le cours Pasteur, d'autre part, les échoppes et demeures démolies pour dégager les églises selon les préceptes de l'époque, notamment autour de la cathédrale, de Saint-Pierre ou de Saint-Michel. Une partie de ce bâti a été approché grâce à des fouilles récentes, cours Pasteur dans le cadre des travaux du tramway et près de Saint-Michel avant réaménagement de la place¹⁴. Ces opérations archéologiques ont apporté deux informations que les plans seuls ne peuvent fournir : le bâti s'est révélé essentiellement d'époque moderne et de qualité très inégale. L'argument de pierres constructions donné par les urbanistes du XIXe siècle¹⁵ est contredit par d'assez belles demeures desservies par des escaliers en vis en pierre, reconnues près de Saint-Michel¹⁶. Inversement, les édifices construits sur des

parcelles redéfinies au cours des XIXe et XXe siècles peuvent également être identifiés et leur emprise au sol évaluée quantitativement. Sur ces parcelles sélectionnées, il est enfin possible de comparer la forme des lots desservis par des rues créées sur l'assiette de jardins conventuels à la Révolution avec le dessin issu du remodelage du parcellaire dans le cadre de percements à la fin du XIXe ou au début du XXe siècle : les parcelles de la division du couvent des Augustins sont régulièrement agencées de part et d'autre du nouvel axe, alors que celles du cours Pasteur apparaissent opportunistes et étriquées (fig. 2c).

14. Fouille W. Migeon 2001-2003 (cours Pasteur, suivi des travaux du tramway) et N. Sauvaître 2011 (quartier Saint-Michel).

15. Si l'on en juge par les valeurs d'expropriation : Sylvain Schoonbaert, *La voirie bordelaise au XIXe siècle*, PUPS, 2007.

16. L'étude du bâti à pan de bois fournit un indicateur similaire (voir ci-dessous).



Fig. 2. - Place de la Victoire :
 a) plan des ouvrages défensifs (fouille D. Barraud, 1983) ;
 b) constructions du XVIII^e siècle ;
 c) parcelles redéfinies entre 1793 et 1903.

Une fenêtre d'observation sur un quartier ou un territoire fait apparaître l'ampleur respective des aménagements successifs. La Victoire et ses abords en offrent un exemple (fig. 2) : la porte de ville Saint-Julien et sa barbacane, connues par les fouilles de D. Barraud en 1983, occupaient moins du tiers de ce qui devient au XVIII^e siècle une place ; les travaux du XVIII^e siècle ont ouvert un espace libre et l'ont délimité par des constructions au pourtour, de relativement faible emprise ; les bâtiments du couvent des Augustins et de l'hôpital sont mineurs au regard de l'assiette de la Faculté de médecine et de pharmacie (1880 et 1902).

Le réseau viaire ouvre également une palette de pistes de recherche : trame antique, toponymie ancienne, tracé des rues régulier ou non, percements et disparition de certaines dessertes. La voirie est en effet loin d'être figée et subit dans le temps différentes mutations, qu'il est essentiel de comprendre pour aborder l'histoire de la ville.

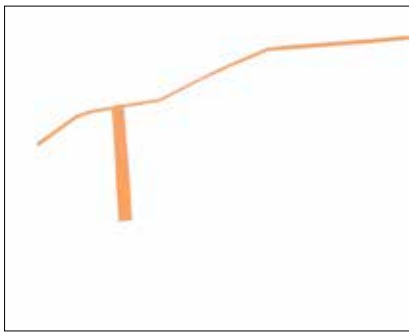
Produire de nouvelles images de la ville

Le SIG autorise des représentations urbaines qui n'étaient pas envisageables sans un outil puissant, capable de traiter une grande masse de données et d'être rapidement mis à jour. Un plan par dates de construction ou destruction des bâtiments est d'une mise en œuvre facile. Moins simple, mais plus intéressante car parfois surprenante, est la carte de la durée de vie des bâtiments : certains édifices antiques (mais pas tous) ont eu une durée de vie de plusieurs siècles ; inversement, certaines parties de la cathédrale apparaissent quasi éphémères au regard de la temporalité urbaine.

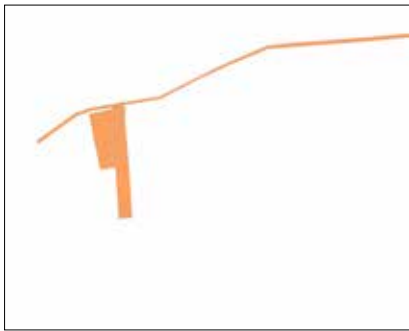
Un ou plusieurs critères peuvent être pris en compte afin d'évaluer des hiérarchies dans la ville, et d'approcher la perception de l'espace par les hommes du passé. Pour la voirie antique, par exemple, la largeur des chaussées est un premier critère de classification. Les aménagements connexes, comme la présence de galerie le long des voies, est un critère qualitatif susceptible de compléter le premier. Le nord de la ville, entre le quartier des Grands Hommes et la rue de la Porte Dijéaux, dispose, selon ces critères, d'un excellent équipement.

Sur l'îlot de la Cité Judiciaire, les bâtiments ont été reconstruits sur le même emplacement selon un processus d'ajout / substitution : voie, habitat, artisanat et auberge (?) antiques, espace libre car *extra muros* pendant plus d'un millénaire, fort du Hâ (1454) et couvent des Minimes (1608), palais de justice (1847) et prison (1850), puis Ecole de la Magistrature (1974), enfin nouveau palais de justice (1997). La visualisation de la carte en fonction de bornes chronologiques ¹⁷ crée des instantanés du paysage urbain (fig. 3) : au fil du temps sur un

17. Les dates ou les bornes sont choisies par le chercheur qui consulte le SIG.



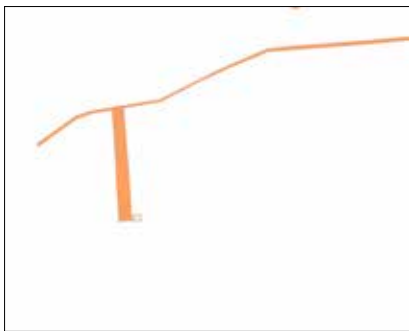
Vers 50



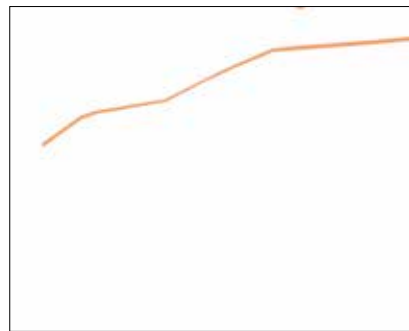
Vers 150



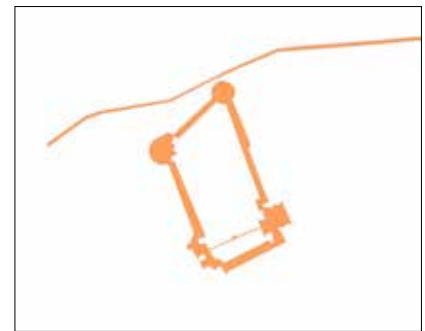
Fig. 3. - Ilot Judiciaire :
visualisation du plan par bornes chronologiques
(extrait de SIGArH, 2012).



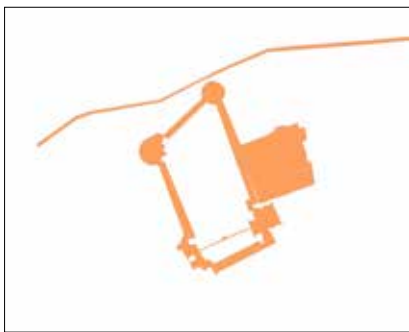
Vers 500



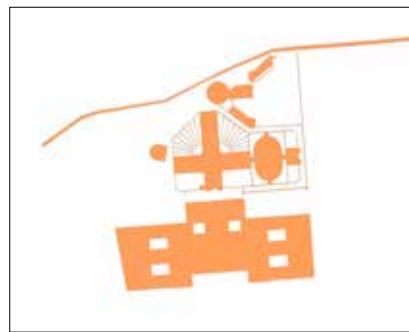
Vers 1000



Vers 1500



Vers 1700



Vers 1850



Vers 1980

même espace apparaissent des permanences et des ruptures, des moments denses et des vides. Le cas de la Cité judiciaire illustre particulièrement bien la possibilité de mutations profondes de l'usage du lieu. Sur la longue durée, le secteur a aussi évolué d'un quartier d'habitat et d'artisanat vers des fonctions militaires, religieuses accessoirement, puis judiciaires. D'autres représentations, en diagrammes¹⁸, illustrent l'ampleur de ces mutations : la longue période d'abandon, le changement de fonction à la Révolution, le décalage de presque un demi-siècle entre le changement de fonction et le nouvel équipement dédié (souvent adapté en tribunal, puis nouveau palais de justice).

L'évolution et la mobilité des fonctions dans la ville ne sont pas toujours perçues à leur juste mesure. Sur la longue durée, des édifices emblématiques sont déplacés : la monnaie et, selon les dernières recherches d'E. Jean-Courret et F. Boutoulle¹⁹,

le pouvoir suzerain se situaient vers Saint-Projet ; dès 1070 (ou environ), le pouvoir s'installe à l'Ombrière, sur la Garonne et l'embouchure du Peugue ; la Monnaie suit seulement vers 1306 ; après la guerre de Cent Ans, le pouvoir s'établit symboliquement au fort du Hâ ; la Monnaie est relocalisée dans le quartier Sainte-Croix en 1758. Contrairement à une idée ancienne d'immobilisme, le Moyen Age et l'époque moderne ont connu des transferts et des mutations importants, qui ont plusieurs fois renouvelé profondément l'organisation urbaine.

Parmi les changements profonds du paysage urbain, l'abandon et la quasi disparition du pan de bois ont fait muer les élévations bigarrées – bois, ardoise, pierre, brique – en rues homogènes aux façades de pierre. Bien que s'agissant d'élévations, les plans du SIG sont fort utiles à cette approche paysagère.

Maisons à pan de bois de la vallée du Peugue

Approche d'un quartier par la cartographie d'un mode de construction

Dans le cadre du SIG de Bordeaux, une zone test a été définie dont les enjeux intéressent tous les participants et toutes les périodes : il s'agit de l'ancienne vallée du Peugue, de la Cité judiciaire et du quartier cathédral à la Garonne. Un quartier richement bâti y est connu dès le haut Empire avec des *domus* ornées de mosaïques et de peintures, des voies et des thermes probablement publics (fouilles de la rue du Hâ et de la rue des Frères Bonnie) ; la construction du rempart au bas Empire crée une rupture dont le choix de tracé et les conséquences restent encore à évaluer ; au Moyen Age, la zone est au contact du nouveau bourg, qui se développe au sud de la Cité, où s'établit le principal marché de Bordeaux, tandis que le pouvoir ducal s'installe au Palais de l'Ombrière ; elle contient toujours à l'époque moderne les quartiers cathédral, celui du Parlement de Guyenne et des marchands ; le percement du cours Alsace-Lorraine est un chantier urbain majeur de la ville du milieu du XIXe siècle. L'interrogation qui m'a amenée à porter un regard sur les maisons en pan de bois détruites par le percement du cours Vallée du Peugue, puis Alsace-Lorraine, provient d'ailleurs de cette perspective diachronique. Lorsque S. Schoonbaert, dans sa thèse²⁰, a mis en évidence le contexte du choix du tracé du nouveau cours entre la cathédrale et la Garonne, il a montré qu'une autre option avait été envisagée un peu plus au nord, au niveau de la rue des Trois Conils. Or cette option a été abandonnée en raison du coût des expropriations, supérieur à celui du tracé qui a finalement été retenu et que nous connaissons aujourd'hui. Cela signifie par conséquent que le

bâti avait moins de valeur le long du Peugue que deux ou trois îlots plus au nord. La démonstration de S. Schoonbaert pour le milieu du XIXe siècle pose néanmoins quelques questions dans une approche rétrospective : peut-on étendre l'état constaté lors de ces grands travaux à la situation quatre siècles plus tôt, à la fin du Moyen Age ? Au moment de leur construction ou de leur plus grand éclat, l'Ombrière, la Bourse des marchands, la Monnaie, le marché central n'auraient généré alentour qu'un habitat médiocre et de peu de prix ?

Afin de tenter de répondre à cette question, j'ai choisi ce qui peut être considéré comme un marqueur (parmi d'autres, mais peut-être plus facile d'accès) : les maisons à pan de bois détruites par le percement urbain. Nos prédécesseurs du XIXe siècle ont gardé trace de ces demeures dont ils goûtaient le pittoresque, et les ont dessinées ou photographiées avec plus de soin que les autres également vouées à disparaître. Il convient pourtant de se méfier de certaines représentations d'un Bordeaux médiéval légèrement outré. L'architecte Auguste Bordes livre dans son ouvrage de 1845 une image de paysage urbain où dominent de hautes maisons en pan de bois²¹, à la mesure de villes célèbres

18. Diagrammes de Gantt notamment (O. Bigot, H. Mousset : « SIGArH : SIG archéologique et historique de Bordeaux », CTHS 2012, actes à paraître).

19. Boutoulle, Fr. (2003) : « Enceintes, tours, palais et castrum à Bordeaux, du XIe siècle au début du XIIIe siècle, d'après les textes », *Revue Archéologique de Bordeaux*, t. XCIV, 59-77.

20. S. Schoonbaert, *La voirie bordelaise au XIXe siècle*, PUPS, 2007.

21. A. Bordes, *Histoire des Monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux*, 1845, t. 1, planche hors texte : « Maisons des 11e et 12e siècles », A. Bordes del., Rouargue sc.



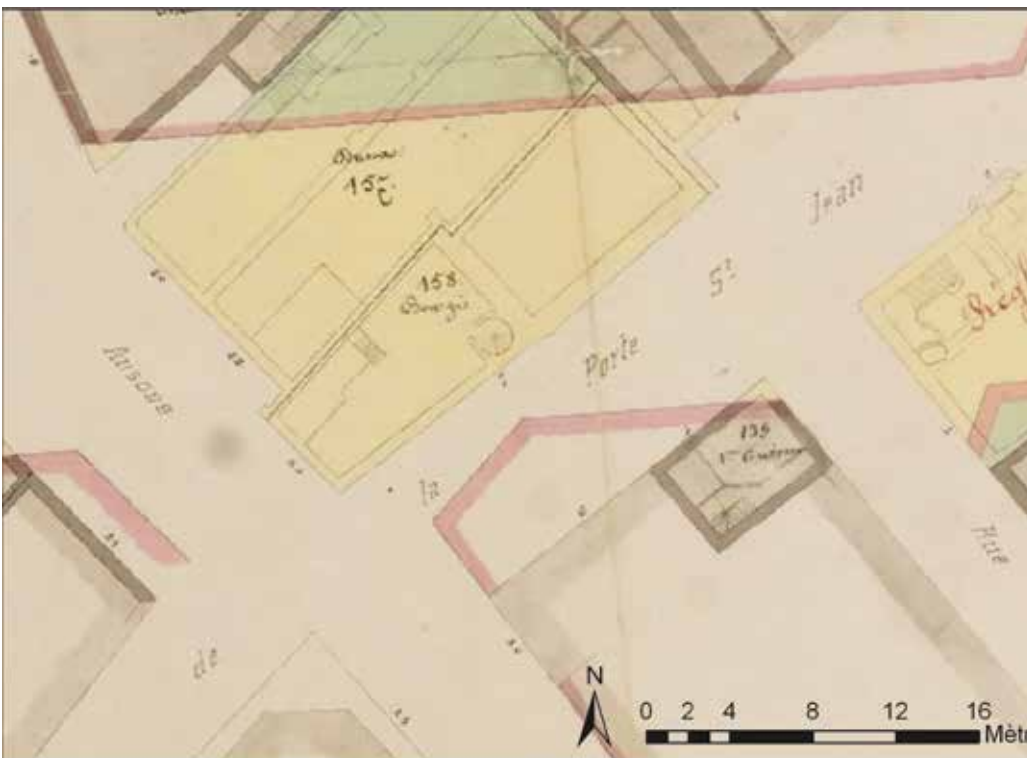
Fig. 4. - « Maisons des 11^e et 12^e siècles » A. Bordes del., Rouargue sc., in A. Bordes, *Histoire des Monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux*, 1845, t. 1, planche hors texte.

pour la présence fortement marquée de ce mode de construction comme Rouen, Troyes, Bourges ou Lisieux. L'intérêt de cartographier les bâtiments apparaît ici évident puisque les deux blocs de bâtiments appartiennent en fait à deux quartiers différents²² et ne pouvaient en aucun cas être vus simultanément (fig. 4 et 5). A. Bordes les a associés dans une gravure éminemment pittoresque, mais parfaitement fautive. Les sources retenues pour cette étude, loin de faire le tour des ressources disponibles, ont simplement été choisies pour leur fiabilité et leur accessibilité. Trois sources principales ont été exploitées : les très belles photographies d'Alphonse Terpereau, le plan du percement du futur cours Alsace-Lorraine avec les parties à démolir (comprenant le plan intérieur des maisons), un recueil de dessins aquarellés de Fernand Pujibet conservé aux archives municipales²³. Localiser les représentations et géoréférencer



Fig. 5. - Plan de situation réelle des édifices représentés sur la gravure de Bordes (fond : cadastre de 1850 vectorisé par E. Jean-Courret).

22. L'un était rue des Faures, près du cours Victor-Hugo, l'autre au début de la rue de la Rousselle dans le quartier qui nous intéresse ici.
23. A.D.Gir. 162 T 1, 8, 10, clichés Terpereau ; exposition virtuelle *Alphonse Terpereau, photographe (1839-1897), le premier photographe documentaire en Gironde* : <http://archives.gironde.fr/exposition/terpereau/peugue/index.html> ; plan d'alignement A.M.Bx. IX A 1B ; *Le Vieux Bordeaux*, Cahiers de F. Pujibet, A.M.Bx. Recueil 367 (IX P 267 à 282 et X R 245 et 246).



Documentation de base sur la Maison Bourges :

Fig. 6. - Photographie de A. Terpereau (A.D.Gir. 162 T 1/84).

Fig.7. - Dessin de F. Pujibet (A.M.Bx. IX P 282).

Fig. 8. - Plan d'alignement de la Vallée du Peugue - cours Alsace-Lorraine (A.M.Bx. IX A 1B, cl. B. Rakotomanga, détail du plan géoréférencé).



Fig. 9. - Plan de localisation des édifices étudiés (extrait de SIGArH, 2013).

le plan d'alignement sur la même carte fournit pour chaque édifice une documentation homogène minimum : une ou deux élévations et la distribution au rez-de-chaussée (fig. 6-8). Les dessins de Pujibet ont un air naïf et simpliste qui pourrait faire renoncer à leur apport documentaire, mais c'est fausse naïveté : ils décrivent tous les détails des structures avec une scrupuleuse honnêteté, sans les habituelles ombres portées, certes pittoresques, mais qui creusent exagérément les reliefs et cachent, par exemple, les dispositions essentielles des encorbellements ; la formation d'architecte de l'auteur se retrouve d'ailleurs dans l'analyse structurale, toujours exacte ; enfin, la comparaison avec les photographies contemporaines confirme la justesse de l'image rendue par Pujibet. D'autres documents pourront préciser certains points et détails, mais ces sources permettent déjà de se faire une première idée de ce bâti disparu depuis un siècle et demi et qui n'a pas encore fait l'objet d'une étude complète.

Les maisons à pan de bois démolies vers 1867, lors du percement du cours Alsace-Lorraine, et identifiées par les sources retenues, forment un petit corpus de onze édifices (fig. 6). Nous aborderons leur description en partant de la Garonne et en remontant vers la cathédrale.

De la Garonne à la rue Poitevine : analyse des maisons à pan de bois (fig. 7)

La maison la plus proche de la Garonne, dite maison Bourges (fig. 9, n° 1 - fig. 6 et 7), a façade en pignon et boutique sur la rue Ausone et élévation latérale sur la rue de la Porte Saint-Jean. Le plan du percement du cours Alsace-Lorraine indique un accès secondaire direct par la rue de Porte Saint-Jean, donnant sur un escalier en vis. Les deux étages carrés sont à pan de bois en croix de Saint-André, deux croix moyennes par niveau en façade principale et une seule grande par niveau en élévation latérale. Les bois de la façade principale sont essentés²⁴ d'ardoise, comme le montrent à la fois Pujibet et Terpereau, de même que de petits auvents couverts en ardoise protègent les sablières de la pluie. Chaque étage repose sur un encorbellement saillant sur les deux élévations, soutenu par des aisseliers ou des consoles. Les trois consoles du rez-de-chaussée au-dessus de la boutique portent des sculptures

24. Essentage : revêtement d'une paroi verticale extérieure (ou seulement des bois de structure apparents) avec des plaques de bois (essentes ou bardeaux), des ardoises ou des tuiles. L'essentage sert à protéger des intempéries le mur ou les pièces de bois qu'il recouvre. Le terme proviendrait du latin *axis*, en vieux français ais (petite planchette), d'où aissante ou essente.



Maison Chauliac, rues de la Chapelle Saint-Jean et de la Porte Saint-Jean,

Fig. 10. - Dessin de F. Pujibet (AM Bordeaux IX P 276).



Fig. 11. - Photographie de A. Terpereau (AD Gironde 162 T 1/86).

dont un dessin de Bernède nous donne le détail²⁵ : de gauche à droite, un ange aux ailes effilées, un animal tête en bas et un homme debout qui pourrait être saint Jean Baptiste, patron de la chapelle la plus proche²⁶. La structure et les sculptures de la demeure évoquent des constructions de la première moitié du XVe siècle conservées à Tours, par exemple. Un dessin signé J. C. et daté de 1845 montre une riche et originale cheminée maniériste à l'étage²⁷.

La maison située à l'angle de la rue de la Chapelle Saint-Jean et de la rue de la Rousselle (fig. 9, n° 2 – fig. 4 et 12) est un bâtiment de deux étages carrés en pan de bois réticulé²⁸, avec deux encorbellements et deux cordons moulurés. L'encorbellement du premier étage, fortement saillant, est souligné par un important corps de moulures et repose sur des cul-de-lampe en bois sur la rue de la Chapelle Saint-Jean et des consoles en pierre au-dessus de la porte rue de la Rousselle. Des colonnettes à chapiteaux marquent les angles aux niveaux du premier et du deuxième étage. La couverture en ardoise, à forte pente comme l'exige ce matériau, ménage un comble habitable. Le rez-de-chaussée est occupée par les devantures de la boutique Vanerie en 1867, mais semble construit en pierre comme la porte ouvrant

rue de la Rousselle. Il s'agit d'une demeure de belle facture, par la structure réticulée solide et exigeante en bois, autant que par les colonnettes et moulurations, datée par A. Bordes des XIe-XIIe siècles, mais plus vraisemblablement du XVIe.

La maison voisine (fig. 9, n° 3 - fig. 10 et 11), à l'angle des rues de la Chapelle Saint-Jean et de la Porte Saint-Jean, est de structure réticulée semblable, au moins pour l'élévation latérale, mais sans doute aussi pour la façade protégée par un enduit. Elle possède également deux étages carrés et un vaste comble habitable sous une toiture en ardoise pourvue de deux lucarnes. Une ferme débordante est en partie essentée d'ardoise. Des cordons moulurés en fort relief marquent les différents niveaux dépourvus d'encorbellements. L'élévation

25. Bernède, publié par P. Roudié, *L'activité artistique à Bordeaux et en Bordelais*, 1964, t. 2, fig. 115.

26. Aucun attribut visible ne permet de l'affirmer, mais le vêtement ouvert sur la jambe renvoie souvent à l'ascète. Il ne peut par ailleurs s'agir d'un saint Roch pourvu d'autres vêtements et de divers attributs, notamment le chien.

27. A.D.Gir. 162 T 1/87.

28. Structure dite aussi à réseau ou à résille.



Fig. 12. - Maison Vanerie,
rues Ausone et de la Porte Saint-Jean,
dessin de F. Pujibet (A.M.Bx. IX P 277).



**Maison Dubois,
rues Poitevine et de la Chapelle Saint-Jean,**

Fig. 13. - Dessin de F. Pujibet (A.M.Bx. IX P 275).

Fig. 14. - Photographie de Terpereau (A.D.Gir. 162 T 1/84).

sur la rue de la Porte Saint-Jean et la boutique du rez-de-chaussée sont scandées de pilastres cannelés à chapiteaux ; ce motif se répète sur les meneaux des fenêtres, dont les allèges sont ornées de consoles sculptées de ce qui semble être des feuilles d'acanthé. L'ensemble de ces motifs est fréquent dans les riches demeures de la deuxième moitié du XVI^e siècle et du début du XVII^e. D'après les dessins de Pujibet, les bois sont très sombres, probablement en raison d'un traitement. En 1867, elle est occupée par la Maison Chauillac, débit de vin. Les façades principales en pignon de ces deux dernières maisons donnent sur la rue de la Chapelle Saint-Jean, axe sans doute le plus important au moment de la construction.

La maison qui occupe l'angle des rues Poitevine et de la Chapelle Saint-Jean (fig. 9, n° 4 - fig. 13 et 14) a pignon sur la rue Poitevine, mais ouvre latéralement par une superbe



porte à fronton rompu sur entablement saillant supporté par des consoles doubles, ensemble caractéristique de la première moitié du XVIII^e siècle. La porte ouvre sur le vestibule où se trouve l'escalier, selon le plan d'alignement du cours Alsace-Lorraine. Cependant, le type de pan de bois sans croix de Saint-André classiques semble dater d'une campagne antérieure à la porte, peut-être du bas Moyen Age. Le pan de bois du premier étage est bâti en poteaux de remplissage peu serrés, liés en partie haute par des guettes croisées dont les bases sont taillées afin d'imiter une série arcaturée. Des corbeaux moulurés au niveau des impostes des arcatures supportaient un motif sculpté illisible. Le deuxième étage est en poteaux de remplissage presque « à tant plein que vide » contreventés par des décharges. La maison ne comporte pas d'encorbellements, comme le confirme une photographie de la rue Poitevine par Terpereau. En 1867, la boutique est occupée par le coiffeur Dubois.

La maison voisine (fig. 9, n° 5 - fig. 15) n'a qu'une seule travée, mais deux étages et un haut comble habitable. Elle est vraisemblablement couverte en ardoise. Le rez-de-chaussée en pierre ouvre par un large arc en plein cintre. Deux consoles de pierre aux angles supportent sans doute l'encorbellement du premier étage. La structure des deux étages carrés est en pan de bois réticulé, le pignon du comble étant à potelets protégé par une ferme débordante. La boutique porte le nom d'André Corbierre, sans mention de profession. Boutique et étages d'habitation disposent d'entrées séparées. Quoique moins élaboré que les demeures de la rue de la Chapelle Saint-Jean, cet édifice de belle facture est probablement contemporain.

En remontant la rue Poitevine, une maison à pan de bois en poteaux de remplissage et guettes obliques est de structure plus simple (fig. 9, n° 6). Toutefois, les bois sont protégés par un essentage d'ardoise. La maison est à pignon sur rue, mais la couverture est en tuile creuse. Elle dispose de deux étages éclairés de grandes fenêtres. Le rez-de-chaussée en pierre ouvre par un arc en plein cintre surbaissé, dont les huisseries montrent la séparation entre la boutique et la porte d'accès aux logements des étages, distribution confirmée par le plan. La maison voisine (fig. 9, n° 7) est parfaitement analogue au point de laisser penser à des maisons jumelles à l'origine, dont l'occupation et les percements ont ensuite un peu évolué. En 1867, Le serrurier Larue tient boutique dans la première, et le menuisier Miller dans la seconde. Les deux maisons sont bâties sur des parcelles traversantes et ouvrent sur l'arrière vers la rue des Herbes, jadis lit du Peugue.

Au 28 de la même rue (fig. 9, n° 8), toujours sur une parcelle traversante, une maison offre une large façade en pignon. Elle est couverte en tuile creuse, avec rez-de-chaussée en pierre et deux étages à pan de bois en grandes croix de



Fig. 15. - Maison Corbierre, rue Poitevine, dessin de Pujibet (A.M.Bx. IX P 274).

Saint-André et écharpes entre les poteaux de remplissage. Elle semble posséder à chaque étage un encorbellement sur solives. De grandes croisées éclairent les pièces d'habitation. Deux accès de boutiques se partagent le rez-de-chaussée en 1867, dont celui de bains publics vraisemblablement alimentés par l'eau du Peugue sur l'arrière.

La demeure à l'angle des rues du Pas Saint-Georges et du Mû (fig. 9, n° 9 - fig. 16 et 17) est d'une qualité exceptionnelle. Constituée de deux travées, elle possède deux étages à pan de bois et un comble habitable sous une croupe en ardoise. La structure du pan de bois est réticulée, mais l'intérêt de la demeure réside surtout dans le décor qui structure la composition en carrés par des motifs verticaux et horizontaux. Trois colonnettes baguées à chapiteaux divisent les travées à chaque niveau, en pierre au rez-de-chaussée et en bois aux étages. Des sculptures, dont on ne peut malheureusement lire le détail apparaissent au-dessus des chapiteaux du rez-de-chaussée. Les horizontales sont marquées par les deux encorbellements puissants, moulurés et à angles arrondis, qui suivent les ressauts des têtes de murs latéraux en pierre. Pierre et charpente s'asso-



Maison Romain, rues du Pas Saint-Georges et du Mû,

Fig. 16. - Dessin de Pujibet (A.M.Bx. X R 245).



Fig. 17. - Photographie de Terpereau (A.D.Gir. 162 T 10/1/11).

cient harmonieusement dans un décor homogène. L'ensemble peut être prudemment daté de la fin de la première moitié du XVI^e siècle. On notera que la façade principale donne rue du Pas-Saint-Georges, voie d'accès au marché. La boutique est occupée au milieu du XIX^e siècle par Romain, quincaillier, selon une gravure de L. Drouyn²⁹.

Une petite digression vers le marché principal de la ville³⁰ fait apparaître une importante concentration de constructions en pan de bois : un célèbre dessin de L. Drouyn donne en effet l'image d'un paysage urbain où le bois domine. On exceptera les bâtiments de la rue du Pas-Saint-Georges qui sont en fait les anciennes boucheries, c'est-à-dire boutiques et magasins de réserve sans habitation. Pujibet et Terpererau se sont intéressés tous deux à la maison à l'angle du marché et de la rue Sainte-Colombe (fig. 9, n° 10 - fig. 18), édifice de trois étages carrés en pan de bois entièrement essenté d'ardoise, à façade en pignon sur le marché. Les structures du pan de bois sont assez diverses : poteaux de remplissages tenus par de longues décharges, croix de Saint-André à raison de deux par étage, épis ou arêtes de

poisson. Par rapport à d'autres demeures du quartier analysées précédemment, cette maison dispose de relativement peu de fenêtres et d'ouvertures. De petits auvents couverts en ardoise protègent les principales fenêtres. Elle est couverte en tuile creuse. En 1867, le rez-de-chaussée est occupé par un ferronnier ou ferblantier.

La dernière maison prise en compte dans le cadre de cette étude est située à l'angle des rues d'Enfer et Poitevine (fig. 9, n° 11). Elle ne dispose que d'un étage, en pan de bois à poteaux de remplissage et une grande croix de Saint-André. Les baies ont visiblement été modifiées. La façade principale est en pignon sur la rue Poitevine et elle abrite en 1867 l'atelier de Brassier, rampiste.

29. Gravure illustrant le *Compte-rendu des travaux de la commission des monuments et documents historiques et des bâtiments civils du département de la Gironde pour l'année 1848-1849*, 1849, p. 25-26.

30. Actuelle place Fernand Lafargue. Marché mentionné en 1155.

Un quartier déchu

Malgré les démolitions, grâce à la précieuse documentation créée par des amateurs éclairés, il ressort que les demeures à pan de bois au bas de la vallée du Peugue étaient en majorité des édifices de qualité. Bien plus soignés, élaborés, ornés, que la plupart des bâtiments qui subsistent aujourd'hui dans quelques villes ou bourgs de la région. Ce ne sont assurément pas des demeures pauvres, tout au contraire : pilastres, sculptures, chapiteaux, colonnettes signent des constructions d'ambition savante. Parmi les trois maisons repérées par la commission des monuments historiques de Gironde dès 1848-1849 figurent les maisons Bourgès et Romain³¹. Un rapide regard sur les autres édifices de ce type dans la ville montre qu'elles se démarquent par ailleurs de la plupart des autres bâtis à pan de bois, place Saint-Projet ou rue des Trois Conils, voire rue Saint-James, par exemple. Seules les trois très belles demeures de la rue des Faures et du cours Victor Hugo, elles aussi proches de la Garonne, présentent un niveau équivalent.

Un autre constat intéressant est la date relativement tardive de ces constructions : ce ne sont pas vraiment des « maisons médiévales », mais des édifices de la fin du XVe, surtout du XVIe, voire du début du XVIIe siècle. Les plus tardives ne possèdent plus d'encorbellements, de nombreuses fois interdits par les règlements municipaux successifs, mais un décor d'architecture qui ne peut être daté avant le milieu du XVIe siècle. Si les maisons à pan de bois ne sont qu'un marqueur qu'il conviendrait de croiser avec d'autres sources, on peut néanmoins déjà considérer que le quartier du bas de la vallée du Peugue est encore coté jusqu'au début du XVIIe siècle. En revanche, l'inventaire des boutiques au milieu du XIXe siècle, au moment de l'expropriation et des démolitions, démontre une disqualification manifeste entre la fin du XVIIe et le début du XIXe siècle, et confirme l'analyse de S. Schoonbaert sur le prix du bâtiment dans ce secteur vers 1860.



Fig. 18. - Maison, place du Marché, dessin de Pujibet (A.M.Bx. IX P 268).

31. *Compte-rendu des travaux de la commission des monuments et documents historiques et des bâtiments civils du département de la Gironde pour l'année 1848-1849, 1849*, p. 25-26.